

— Charles... Charles Blondel !... s'écria la jeune fille.

Et ses joues devinrent encore plus blanches que d'ordinaire.

— Ah ! tu vois bien que tu le connaissais, reprit Ambroise en riant.

Deux larmes jaillirent des yeux de la jeune fille.

— Rose, mon enfant ! s'écria Jeanne effrayée.

— Ce n'est rien, reprit la jeune fille avec un sourire plein de tristesse.

Elle essuya vivement ses yeux, et, s'adressant à son père :

— Vous avez vu M. Blondel, que vous a-t-il dit ? demanda-t-elle

— Que son fils désirait t'avoir pour femme, et il t'a demandée en mariage.

— Et vous avez répondu ?

— Que nous t'en parlerions.

— Eh bien, mon père, voyez M. Blondel dès demain, et dites-lui que je ne veux pas me marier.

— Que tu ne veux pas te marier ? repeta Ambroise, qui crut avoir mal entendu.

— Oui, mon père.

— Oh ! c'est impossible, s'écria le forgeron. Rose, tu réfléchiras.

— C'est tout réfléchi, mon père.

— Charles Blondel te convient, et je suis bien sûr qu'il te rendrait heureuse.

— Je le crois comme vous, mon père ; Charles Blondel est un bon et loyal jeune homme que j'estime.

— Ce qui ne t'empêche pas de le repousser sans pitié et sans te soucier de la peine que tu lui feras.

— Il le faut, puisque je ne puis être sa femme.

— Pourquoi ? Dis-nous au moins pourquoi.

Rose laissa tomber ses paupières sur ses grands yeux et ne répondit point.

Un regard de sa femme fit comprendre à Ambroise qu'il ne devait

pas insister et qu'il n'avait plus rien à dire. Au bout d'un instant il se leva et sortit pour ne pas laisser voir son mécontentement.

Jeanne, restée seule avec sa fille, l'attira doucement sur ses genoux, la baisa au front, et, tout en lissant ses beaux cheveux :

— Tu as fait de la peine à ton père, lui dit-elle, il est parti contrarié.

— Je le regrette, chère mère ; mais j'ai dû lui répondre ainsi que je l'ai fait.

— Tu aurais pu lui donner une raison. J'ai l'habitude de lire sur ton visage : j'ai compris ton silence et deviné que tu ne dirais pas à ton père toute ta pensée ; mais à moi, tu ne dois point te cacher : on confie tout à une mère.

— Oui, mère, tout.

— Ainsi tu vas me dire pourquoi tu ne veux pas de Charles pour ton mari ? Est-ce qu'il te déplaît ?

— Non.

— Eh bien, alors, pourquoi ? ..

— Parce que je veux être religieuse, ma mère.

— Religieuse ! fit Jeanne dont les yeux arrondis se fixèrent sur le visage de la jeune fille.

— Oui, chère mère. Dans trois mois j'entrerai au couvent.

— C'est donc vrai ? Quoi ! tu veux nous abandonner... Rose, Rose, tu ne nous aimes donc plus ?

— Oh ! ma mère, vous savez bien le contraire.

— Et froidement, tu parles d'entrer au couvent ! s'écria Jeanne désolée ; tu ne sais donc pas qu'une fois les portes d'une de ces maisons refermées sur toi tu seras à jamais perdue pour nous ? Nous n'avons que toi seule au monde, Rose ; tu es notre joie, notre espérance, et tu veux nous condamner à te pleurer ! Mais non, tu nous aimes, nos larmes te toucheront, tu ne résisteras pas à mes larmes. Songes-y, Rose,